

Pratiques de mémoire, pratiques de répétition

*« Je n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su
— de cette manière particulière — qu'ils ont possédé, un
jour, un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort... »*

S. Freud¹

Depuis vingt ans, semaine après semaine, jour après jour, du lundi au vendredi, du matin jusqu'au soir, on vient, on entre, on s'étend là sur le divan, on s'assoit sur le fauteuil... on parle... on écoute... on se tait..., un peu plus tard, on se lève, on repart.

Depuis plus de vingt ans, certains jours, parfois plusieurs jours d'affilée, puis plus rien pendant longtemps, puis de nouveau, on s'approche du piano, on s'y installe, on commence à faire des gammes, on reprend les pièces déjà sur le métier, souvent les mêmes, on répète un passage, un autre... et encore... on se lève...

Depuis beaucoup plus de vingt ans, on ne « pratique » plus : plus de prière ni de messe quotidienne, plus de rituels, sans savoir où est passée cette pratique religieuse qui avait accompagné les années de jeunesse... comme d'autres, abandonnée.

Trois pratiques qui s'exercent généralement sans égard l'une pour l'autre : celle de la psychanalyse, celle d'un instrument de musique, celle d'une religion.

De quoi est faite toute pratique ?

Celle qu'on a volontiers, sans se faire *tirer l'oreille* ; celle qu'on aimerait bien avoir plus souvent, mais on résiste à s'y mettre ; enfin celle qu'on a déjà eue, dont on ne sait même plus si elle nous fait défaut. Ces trois pratiques plus particulièrement m'occupent, m'échappent et m'interrogent : la psychanalyse, la musique et la religion.

Chacune d'elles est pratique de mémoire et pratique de répétition, la répétition au cœur de toute pratique de mémoire, le quotidien du pratiquant, qu'il soit fidèle ou interprète.

De l'ordinaire de la messe catholique au Zekher juif, du Salat islamique aux incantations bouddhistes-zen, la répétition est constitutive des pratiques religieuses. « Faire ceci en mémoire... »

Depuis les toutes premières gammes, le musicien ne cesse de remettre sur le métier. L'heure de la répétition, il connaît et il sait que la maîtrise doit passer par là. Pas d'interprète sans répétition. Comment jouer de mémoire, assimiler la partition, sans répéter ?

De son côté, la psychanalyse, par sa méthode axée sur la remémoration, a inclus d'emblée dans sa pratique la remise en place fréquente et régulière de la *cure de paroles* : même posture, l'un couché sur le divan, l'autre assis dans le fauteuil ; mêmes temps du jour, mêmes jours de la semaine. Le *couché-assis, presque tous les jours*.

Mais les pratiques ne sont plus ce qu'elles étaient.

Pour la pratique religieuse en Occident, ça ne semble pas faire de doute. « Peut-être que je crois encore, mais je ne suis plus pratiquant », voilà ce qu'on entend le plus souvent. Il semble que le quotidien de la pratique n'intéresse plus. Tout au plus garde-t-on quelque nostalgie pour certaines célébrations qui conservent encore leur aura imaginaire résiduelle : Noël, Pâques, baptême, mariage et funérailles.

Si certains renouveaux, principalement importés d'Orient, semblent reprendre du service, il faut remarquer qu'ils s'implantent ici, chargés de malentendus et coupés de leurs traditions. Ces pratiques semblent interchangeables et troquent sans hésitation l'image de Jésus pour celle de Bouddha, la prière pour le *thai chi*.

Pour la psychanalyse, si l'usage du divan s'est maintenu dans bon nombre de cas, souvent banalisé, devenu emblématique, le principe répétitif des séances, lui, n'a pas tenu le coup. Depuis plusieurs décennies, sauf exception, le rythme de celles-ci n'a cessé de décroître. On invoque une pratique renouvelée, une nouvelle demande, une *économie* fragile qui ne pourrait plus permettre un tel luxe, une telle contrainte. Cette pratique répétitive ne serait-elle plus de son temps ?

Dans le champ de la pratique musicale, on pourrait croire que les choses n'ont pas tant changé. Pourtant, la pratique quotidienne d'un instrument reste exceptionnelle, et chez ceux qui s'y adonnent, la pratique elle-même s'est beaucoup transformée : aux longues heures de répétition « abêtissante » du passé, on propose maintenant des méthodes d'apprentissage accéléré faites de visualisation, d'imagerie mentale systématisée, on favorise une sorte de mimétisme où la ressemblance tiendrait lieu d'originalité. Quant aux nouveaux instruments de pratique, ils ont souvent leurs propres mémoires informatisées affichables à volonté, réduisant ainsi le temps de remémoration presque à l'instantané. À croire, et généralement on le croit, que la répétition est de moins en moins nécessaire à la mémoire, qu'elle peut être confiée désormais à l'automate, le robot, l'ordinateur.

Transformation des pratiques plus qu'une désaffection pure et simple. Certaines pratiques ont disparu ou sont en voie de disparition, d'autres les ont remplacées. Toutefois, si elles sont toujours des pratiques de mémoire, encore que de mémoire assistée, elles seraient de moins en moins des pratiques de répétition.

Il n'y a pas si longtemps, le prêtre, le musicien, l'analyste et leurs fidèles respectifs, convenaient encore de la nécessité de répéter pour découvrir, pour assimiler, pour apprendre, conserver, maîtriser, pour savoir faire, pour s'identifier. Répéter pour se souvenir, répéter pour mettre en mémoire.

Mais qui aurait pu dire, même dans ces temps-là, qu'il fallait aussi répéter pour répéter, répéter à la place de se souvenir ?

Le musicien n'ignorait pas que la répétition faisait partie de sa vie. Il savait que son plaisir, comme celui de ses auditeurs virtuels, ne pouvait venir que de ce déplaisir momentanément consenti. Mais lui serait-il venu qu'il répétait indépendamment du plaisir ou du déplaisir, au-delà de la remémoration recherchée ?

D'autant que le temps de la répétition est vite oublié au profit d'une mémoire retrouvée, d'un passé recomposé. L'interprète doit faire oublier la répétition pour faire croire à la nouveauté. Il a besoin d'échapper à la répétition pour reprendre un certain pouvoir d'une mise en sens toujours renouvelée, oublieuse de ce qui s'y répète. Réinterpréter sans fin, à sa façon, la Bible, la Torah, les rêves de chacun, la vie et l'œuvre de Freud, les sonates de Haydn, sur-interpréter selon le pouvoir infini de l'imaginaire.



Pratiques

Dès lors que quotidiennement quelqu'un s'étend sur un divan, à côté de quelqu'un d'autre assis, cette pratique est déjà précédée d'un sens qui la détermine. Sens lié à la méthode, auquel viendra inmanquablement se surajouter une dérive de sens au fur et à mesure de son exercice.

Reste que cette pratique, comme toute pratique, n'est pas réductible ni au sens qui l'anticipe ni à tous ceux qui en découlent. Avant tout, au cœur de cette pratique, se loge un faire répétitif qui ignore ce à quoi il se prête : le couché-assis, par exemple, ne serait-il pas d'abord une position commune à tant d'autres, et non reconnues ? Rituel modelé sur les mêmes dispositions d'abandon, d'obéissance, de dépendance, de sollicitude, de bien et de mal-veillance, d'assujettissement ; se coucher pour dormir, pour se reposer, pour faire l'amour, rêver ; se coucher pour attendre, guérir, régénérer, pour être soigné ; se coucher pour donner naissance, se coucher pour mourir...

Mais qui s'étendrait là s'il savait ce qui s'y répète, s'il soupçonnait les risques d'un tel parcours sacrificiel ? Qui s'assoierait là s'il savait l'inéluctable répétition dont il ne pourra s'empêcher d'être partie prenante ? Peut-être trouverait-on dans cette surdétermination, l'impératif d'où se justifie l'exigence de la plus grande fréquence possible des séances, tel un faire quotidien qui déploierait les superpositions condensées, au-delà des projets individuels ; mais peut-être y trouverait-on tout autant explication à ce qu'on s'en éloigne inexorablement.



La soumission : proposition générale

J'affirmerais que ces pratiques sont d'abord soumission.

Avoir à pratiquer, avoir à répéter, pour avoir accès... Pour apprendre de l'ancien, pour créer du nouveau, pour agrandir son domaine psychique, pour se remémorer, pour exister. Cet *avoir à* qui marque la force de la nécessité de la vie. La pratique comme *Anankè* : avoir à se soumettre à la pratique de toutes choses, comme à se résigner à une puissance impersonnelle, obéissance qui signe d'abord la blessure du moi, celui-là même qui ne va pas tarder à mettre toute pratique à son service, tentant de faire oublier ce qui de toute pratique s'oppose au narcissisme humain : d'*avoir à* pour être... moi.

Soumission à la force des choses, pratique de la nécessité pour à la fois s'astreindre à celle-ci et tenter de lui échapper.

Soumission à cette force muette de l'*Anankè*, à « ce que les hommes ont toujours su » comme d'un impératif oublié. Résignation à une puissance impersonnelle, inhumaine, toujours en voie d'être réinterprétée dans un rapport personnel à un être plus puissant que soi, tout-puissant mais à l'image du semblable. Au cœur de toute pratique répétitive humaine, n'y aurait-il pas pourtant, à l'insu de la représentation aliénante que le moi s'en fait, la soumission à un « au-delà », en deçà du monde de la représentation qui fait retour ?



Religions

*Premier regard*²

Il existe une maladie de la pratique, c'est la névrose obsessionnelle. Elle révèle, en l'accentuant, la contrainte, le com-pulsionnel de toutes les pratiques, névrotiques, religieuses ou psychanalytiques.

Laquelle est religion de pratique privée, laquelle est pratique publique de la névrose ? Quel avenir ont ces pratiques de l'illusion ?

Les dimensions compulsionnelles et illusoires de chacune de ces pratiques constitueraient ce en quoi elles sont toutes des rituels sacrificiels, sous-bassement répétitif obligé de la névrose et de la religion en ce qu'elles

renvoient au rappel nostalgique du Père mort, juge et protecteur. Le meurtre de celui-ci en constitue également leur genèse répétitive. Ainsi, ce qui se trouve à être révélé par le com-pulsionnel des pratiques serait-il la haine propre à la constitution du sujet humain, la destructivité à l'origine.

Second regard ³

Par ailleurs, et ce serait la vérité de l'illusion, parmi toutes les activités humaines dites civilisées, c'est la répétition propre à l'imaginaire de la pratique religieuse qui a été valorisée. Pour Freud, tous les hommes portent au cœur de leurs symptômes, leur religion privée et publique, les rites de leur propre mémoire.

Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, les juifs religieux sont présentés comme le modèle humain le plus achevé de la conservation inconsciente du passé archaïque. Le rituel prend la forme d'un mémorial collectif à haute voix, commémoration en acte, un faire premier où l'oralité du récit qui évoque un commencement revivifie celui-ci en l'actualisant⁴, échappant ainsi à la fixité de l'écriture et de son mode de conservation. Ces documents non écrits, « abrégé d'histoire enfermé dans une formule rituelle⁵ » sont des pratiques religieuses orales devenues des précipités psychiques des temps primitifs transformés en patrimoine héréditaire. Pratiques non seulement conservées en acte, mais reproduites, renouvelées dans un perpétuel recommencement.

L'histoire est donc d'autant plus « inscrite » qu'elle n'est pas écrite ni volontairement transmise, et la « vérité historique⁶ », venue du refoulement des temps originaires oubliés, est d'autant plus conservée qu'elle est, pour ce qui est du conscient, oubliée-refoulée.

En référence à « cette manière particulière » de se souvenir de ce que « les hommes ont toujours su », d'avoir à s'y soumettre⁷.

La pratique religieuse monothéiste comme la pratique de la névrose obsessionnelle font donc partie de ces documents humains et seraient la suite privilégiée de ce qui est représenté comme meurtre du père dans l'inconscient, en y prenant leur source. *L'avenir d'une illusion* serait ainsi inséparable de *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, l'analyse de l'illusion pour Dieu le Père ne pouvant être dissociée, sans malentendu, du

rappel des documents humains si particuliers, au-delà de la représentation, qui évoquent qu'au commencement était et est perpétuellement l'acte : meurtre du père.

Depuis, « nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le désir de tuer, comme peut-être nous-mêmes encore⁸ ».

Toujours sur le bord du commencement, de l'acte qui n'en finit plus de se répéter, pour exister.

Pour naître de l'acte qui tue l'autre.

Exclusion originaire, vérité historique de la répétition.



Musique

Là où la musique se trahit et montre son origine, quand elle assujettit, hypnotise, fait en sorte qu'on lui obéisse, au-delà de l'enchantement.

Quand elle se montre comme rythme-pour-la-mort et se joue de celui-là même qui en joue.

« La musique, le seul art qui ait pu s'arranger des camps, de l'extermination, de la douleur, de l'humiliation, de la mort... dans les camps, la musique était l'expression sensible avec laquelle des hommes entreprirent d'anéantir des hommes...⁹ ».

L'évocation du rythme, chez Freud, est passé de « l'alternance qui fait exister » dans l'*Esquisse* au rythme dans l'*Au-delà*, devenu le temps de la chose sans trace, inexorable trajet vers la mort, le perpétuel du mouvement, l'immobile, marque de l'inertie dans le mobile, tempo du pulsif infini qui nous soumet.

Pour détourner cette soumission-là, on n'a qu'à se mettre au service du Maître-compositeur, en faire son répétiteur attitré, reprendre fidèlement la partition, original indépassable dont on cherche à se rapprocher, comme un passé auquel on donnerait un second souffle, en s'y soumettant.

Un passé devenu présent, comme à l'origine.

La partition fait écran et fige la répétition en lui donnant un sens, un lieu de représentation.

La partition cache la haine de la musique.

Peut-être que tout recours aux Écritures fait de même ?

Peut-on s'imaginer, en répétant les « Scènes d'enfant¹⁰ » fidèle à la partition de Schumann, être au service d'autre chose qu'à ses volontés ?

Au-delà de la partition, l'interprète se souvient-il de l'arc quand il joue de l'archet, ou de toute autre corde tendue ?

Se souvient-il du cri quand il chante, de l'horreur dans le sublime, de la haine dans l'harmonie ?

De la douleur ?

Qui se souvient de la douleur de Schumann, irréductible aux figures de souffrance romantique qu'on lui a prêtée volontiers ? Lui, si sublime presque jusqu'à l'asile... où il ne lui resta en tête que cette note répétée, toujours la même... douleur au-delà, sans partition, sans interprète.

Pourquoi cette impatience quand vient l'heure de la pratique, comme si on devait s'arracher à l'inertie inévitable de la soumission-répétition.

Pourquoi cet empressement à devenir interprète et retrouver au plus tôt la fidélité à l'image du créateur ? Serait-ce pour échapper à la contrainte de l'ininterprétable et s'assourdir à la note obsédante... oubliée.

Que reste-t-il de la répétition dans tout cela, et pourquoi tant y tenir ? Nostalgie des gammes, idéalisation de la tradition, compulsion à l'exercice ?

Sans doute aussi, mais ce qui a été désaffecté dans ces pratiques abandonnées ou radicalement transformées, ne serait-ce pas surtout une « manière particulière » de se rappeler qui résiderait au cœur du plus bête de toutes nos pratiques répétitives, rejoindrait l'automate humain, cette *bêtise* à laquelle « je » ne veut plus consentir, comme s'il s'agissait d'un *temps perdu*, qui ne saurait résister à une nouvelle gestion du temps univoque qui rationalise les apprentissages ?

Loin de l'invitation de Pascal : « Abêtissez-vous ! », de nos jours, « je » ne se soumet pas à n'importe qui, ni sans savoir pourquoi continuer de répéter des gestes, des opérations dont une machine pourrait très bien se charger. Pourquoi referait-« on » des gestes restés immuables pendant des millénaires, actualisant un universel-singulier qui « nous » dépasse, sans risquer de perdre l'individualité et l'unicité dont « nos » vies se nourrissent ?



En deçà et au-delà

En 1915, dans « Observations sur l'amour de transfert¹¹ », Freud emploie une métaphore souvent reprise depuis : des spectateurs assistent au théâtre à une représentation. Les interprètes jouent si bien qu'on y croit ; quand soudain un feu apparaît sur la scène. Simulation faisant partie de la représentation, ou événement réel ? Pour un court moment, le spectateur ne sait plus ce qu'il faut croire. Doit-il se laisser prendre au jeu ou sortir au plus tôt ? Sur la même scène, pour un moment, le monde réel et le monde imaginaire sont côte à côte. Finalement, c'est le réel du feu qui vient lui révéler le monde de croyance et d'images qui l'avait captivé jusque-là. Sans le feu qui lui échappe, et fait contraste, pas de remise en cause du monde de la représentation ; mais tout autant, sans celui-ci, n'y verrait-on que du feu.

Rappelons-nous que la répétition se présentait à Freud, dans l'expérience transférentielle, de trois façons : répétition pour se souvenir, répétition pour reproduire à partir du retour du refoulé et compulsion de répétition. Trois modalités de répétition, trois modalités de mémoire.



Le feu de la passion

Dans une première différenciation, celle de 1915 reprise dans « Remémoration, répétition et perlaboration¹² », la métaphore du feu sur la scène cherchait à accentuer la survenue d'un transfert passionnel, celui de la névrose de transfert, qui allait faire résistance au libre cours d'un transfert plus tempéré, transfert positif, où la suggestion, la croyance et la docilité jouaient les premiers rôles.

Ici, la répétition générée et accélérée par le transfert change de nature : s'il y a bien une contribution intentionnelle répétitive à la remémoration de scène représentée, s'esquisse une autre répétition venant à prendre place dans le transfert et qui échappe au remémorer.

C'est bien là le feu de la passion : répéter à tout prix plutôt que se souvenir. À la place de la remémoration, surgit la reproduction de quelque chose qui appartient manifestement à un autre système. Dans l'expérience transférentielle, ce qui se reproduit en force, comme le feu sur la scène, s'oppose à ce qui se remémore, et surtout révèle par contraste ce qu'une certaine mémoire doit au monde de la représentation pour lequel existe un passé, un présent et un avenir.

En revanche, ce qui se reproduit ne semble connaître que l'actuel, l'immédiat de la mise en acte qui devient défaut de remémoration consciente, même si cette insistance est aussi une manière inconsciente de se souvenir par la reproduction intemporelle et hallucinatoire. Le refoulé qui risque d'être déplaisir, fait retour là où il peut être plaisir en acte,



Le feu réel

En 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*¹³, Freud propose de considérer une troisième modalité de répétition, un « automatisme de répétition » au cœur de toute pulsion, à la fois condition de l'existence psychique inconsciente de celle-ci et radicalement étrangère au monde de sa représentation.

Reprenons donc la métaphore du feu sur la scène, en en accentuant la radicale discordance avec un réel : le feu qui surgit ne serait pas seulement celui de la passion mise en scène, car il ne resterait alors qu'une modalité du système plaisir-déplaisir individuel. Le feu qui surgit est surtout le feu réel d'un au-delà, d'un en dehors de cette scène.

Le feu réel, quand bien même on le considérerait, en Présocratique, comme un des éléments de la nature, ne saurait être réduit à n'être qu'un parmi ces éléments : le feu n'est-il pas l'agent qui transforme l'air, la terre et l'eau, modifie l'état des corps : solide-liquide-gazeux ?

Le concept de sublimation, en psychanalyse comme en physique, cherche à en dire quelque chose.

Mais remarquons que le feu sera souvent l'agent oublié dans cette transformation : élément silencieux au cœur de la transformation des autres éléments, à la fois moteur de leur changement de forme, et ultimement de leur retour à l'informe, à leur destruction.

Freud, en 1920, n'en est-il pas venu à parler de l'automatisme de répétition de cette façon-là : mouvement d'une force radicale au cœur de toute pulsion ? Cette répétition-là n'est pas à mettre sur le même pied que les deux autres : elle est indépendante de ce qui régit celles-là, indépendante du principe plaisir-déplaisir et donc indépendante de ce qui constitue la psyché individuelle. Dans cette perspective, le feu de la répétition ne saurait être domestiqué que transitoirement¹⁴.



La force de ce qui fait retour

Il en va ainsi de la théorie : Freud est forcé de spéculer, car cette dimension de la répétition ne se manifeste pas à l'*état pur*. Mais sans elle comment rendre compte des rêves répétitifs de la névrose traumatique, de ce qui se présente répétitivement dans la névrose de destinée, dans les jeux d'enfant, et surtout dans le transfert ?

La tendance à la répétition est ici non seulement dans ce qui résiste à l'analyse et au devenir conscient, dans ce retour du refoulé qui s'actualise dans le transfert, mais au cœur même de ce qui force à faire retour à la conscience, de sorte que ce qui aurait dû rester hors du champ de la conscience, représentations inconciliables avec moi par le déplaisir qu'elles provoquent, fait retour à la conscience indépendamment du déplaisir de la psyché individuelle et au-delà du principe de plaisir-déplaisir qui la régit, — transposé, pour ainsi dire, du côté du réel.

« Les expériences du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir¹⁵ » — ce qui n'est pas fait pour être représenté —, en viennent quand même à se *réaliser*, au sens d'un réel qui s'actualise. Cette « contrainte de répétition » peut aussi s'allier à la suggestion, en deçà des effets de croyance qui caractérisent celle-ci. C'est la force ultime de tout ce

qui veut faire retour, indépendante de la topique en cause, qui ajoute à l'insistance du retour du refoulé.

Cette tendance automatique à rétablir l'état antérieur force le retour vers l'origine, origine de toute mise en forme de la pulsion, origine du moi et de son réseau de souvenirs liés, origine du moi-individu et du sentiment d'unité et d'unicité. D'où toute la différence entre ce qu'il en est de répéter pour le plaisir de se représenter — pour que « ça » prenne forme, une forme pour la pulsion —, pour ajouter ainsi à la forme du moi, et ce qu'il en serait de répéter pour répéter : antithèse radicale de toute mise en forme, en deçà du plaisir.

Cette répétition compulsive pousse et expose le monde de la représentation à ses limites dans la mesure où la pulsion doit être représentée pour devenir psychique.

Le retour à l'origine de la pulsion est donc retour à l'origine du psychique individuel, à la fondation paradoxale du moi et de son monde représentationnel. La compulsion de répétition pointe vers cette coupure moi/réalité, où la réalité est à la fois perçue et ignorée par le moi, celui-ci échappant à ce qui l'excède, à partir de quoi il prend pourtant forme et fonction.



De l'oubli ¹⁶

Cet oublié de ce qui fonderait la psyché humaine, auquel fait écho la compulsion de répétition, resterait inaccessible en soi, comme le fruit d'un refoulement originaire devenu condition de possibilité de cette psyché individuelle. On cherchera naturellement à s'en faire une représentation, même si cela n'était pas fait pour être représenté. Cet oublié excède la mémoire du psychique à l'état lié, ne peut être que présenté à celui-ci dans sa radicale altérité.

Temps originaire, perpétuellement fondateur. Un actuel sans trace dans la psyché individuelle, étranger à la mémoire d'un déjà vécu, à une expérience passée inscrite dont le *moi* aurait été l'acteur.

Au contraire, l'oubli dont il s'agit se réfère à un *ça* répétitivement actuel, conservé en acte.

Mémoire-répétition d'un *ça* immémorial dont le moi a à se différencier, comme de la force du même.

Préhistoire atemporelle de l'histoire temporelle du moi.



Phénomènes répétitifs et contrainte de répétition

Il me faut dire en quoi, dans la pratique psychanalytique par exemple, *le couché-assis, presque tous les jours* ne serait pas qu'un simple fait de répétition, qu'un phénomène inhérent à la cure. En quoi s'agirait-il de compulsion de répétition ?

Ce concept psychanalytique, on vient de le voir, s'applique d'abord au transfert et à ce qui s'y actualise plutôt que de s'y remémorer, et n'a pas nécessairement à voir avec tout ce qui se répète dans la pratique analytique. La répétition des séances ne peut donc pas être considérée *a priori* comme une manifestation concrète de la compulsion de répétition. Elle fait d'abord partie du dispositif technique, modalité intentionnelle pour faciliter « l'étalement de la parole¹⁷ » aux dépens de l'inévitable résistance qui l'accompagne.

Mais ce dispositif, toujours le même, ne favorisera-t-il pas tôt ou tard l'actualisation d'une disposition où les pouvoirs du transfert viendront se transposer, s'incarner, et avec lui la force de la contrainte de répétition, comme un rythme silencieux qui porte tout mouvement de psychisation pour le transcender ? C'est dans cette mesure que je proposais plus haut que toute pratique était soumission à la répétition qui la constitue, soumission à tout ce qui y fait retour, primordialement à la force compulsive et à l'oubli qui s'y actualisent.

Notons de nouveau le renversement entre la soumission intentionnelle à une pratique répétitive et ce qui va surgir de l'automatisme de répétition, quelque chose qui fait retour au cœur de ce qui s'automatise ; à vrai dire, c'est un double renversement : passage de la soumission active à la soumission passive, et rabattement sur soi de ce qu'on croyait faire subir à soi comme autre.



Phylogenèse

La question de la phylogenèse est, avec l'introduction du concept de pulsion de mort, ce qui a été rangé par la majorité de ses descendants du côté des « idées fixes » de Freud. Pour celui-ci, ce que nous congédions de la sorte ce sont en fait des spéculations devenues nécessité : « Je ne peux plus m'en passer », disait-il. Il semble en avoir été tout autrement pour la plus grande partie d'entre nous, s'agissant pourtant avec la phylogenèse de questions de mémoire et d'héritage de ce que « les hommes ont toujours su », bien au-delà de l'intérêt qu'on porte de nos jours au transgénérationnel, intérêt tout de même restreint aux semblables de notre famille généalogique élargie.

Ce que je retiens principalement de chacune de ces thèses, c'est ce en quoi elles questionnent le psychologisme individuel dont la psychanalyse s'est démarquée à l'origine, et qui continue répétitivement à la menacer. Ces deux thèses renversantes révèlent, en effet, qu'au cœur de ce qui constituerait l'individualité de chacun et le sentiment de son unicité, il y aurait et l'héritage du multiple de l'espèce, la phylogenèse, et la force répétitive d'un hors-soi, l'automatisme de répétition. Le recours à la question de la phylogenèse n'est-il pas avant tout un décentrement blessant pour le narcissisme individuel, assujettissement à une mémoire non réductible à celle de l'ontogenèse, contrepoint de ce qui échappe au moi-individu et à la fois le constitue ?



Temps de l'originaire, temps de l'actuel

Qu'est-ce que la préhistoire pour le psychanalyste ? Un avant de l'histoire de chacun, temps premier d'un continuum chronologique ? Ou plutôt, préhistoire comme condition de possibilité de l'histoire repérable, temps fondateur, perpétuellement fondateur, actuellement originaire ? N'y a-t-il pas quelque chose de la compulsion de répétition qui renverrait ultimement à cela ?

Quand Freud n'en finit plus de répéter que « les hommes ont toujours su — de cette manière particulière — qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort », de quoi parle-t-il ?

S'agit-il d'une simple parabole ? Quelle est « cette manière particulière » de savoir, de penser, de se souvenir, d'oublier, et sous quelle forme ?

Que cherche-t-on ? Un père premier d'une préhistoire chronologique ou un père originaire, un événement réel à l'origine de l'Histoire de l'homme, un concept pour penser l'origine du psychique individuel à la jonction de l'ontogenèse et de la phylogenèse ?

Chez le *Père fondateur*, auquel se réfère la pratique mythique, coexistent les inséparables violences, fondatrices et abusives, l'une se nourrissant de l'autre¹⁸. Cette double violence fondatrice n'a pas échappé à Freud, pour qui le père fondateur est toujours un père abusif : Père de la horde, pères viennois de la première théorie traumatique, Dieu le Père, l'Homme Moïse, père qui bat et père qui doit être abattu, *père mort*, pour être conçu comme père, puis idéalisé comme juge et protecteur. Genèse mythique de l'individualité dans la violence fondatrice, où l'indifférenciation incestueuse et le meurtre sont à l'origine.

N'est-ce pas le réel sans visage de cette violence fondatrice de l'unité de l'individu, cette destructivité à l'origine, que « les hommes ont toujours su... » ? N'est-ce pas ce que cherche à représenter le père incestueux du récit de la horde qui ne reconnaît pas l'individualité des autres dont il tient pourtant la sienne propre, ceux-ci devant le tuer pour constituer la leur ?

L'unicité de chacun se forge ainsi à même le meurtre de l'autre, l'abus fondateur révélant à quelle condition on en viendrait à se croire un.

Dans l'analyse freudienne, ce que tente de concevoir la notion de père, de faire du père un concept pour concevoir l'origine, ne se pose qu'à se répéter, qu'à se re-reposer dans le meurtre constitutif du soi-indivis. Ce qui fonde la fonction de père, c'est l'actualisation dans la répétition et de l'abus du Père violent et du meurtre qui le constitue en mémoire, en tant que Père mort, où sont inséparables le Père de la horde et le père de chacun.

D'une autre façon, le développement de la notion freudienne d'*idéal du moi* révèle bien la complexité en cause. Ce qui est conçu comme idéal du moi, instance consécutive à l'avènement d'une rupture différenciatrice moi/non-moi, crée « un stade dans le moi », lieu constitué par une identification originaire conditionnelle à toute reconnaissance de l'existence séparée du moi et de l'objet. Ce mode identificatoire institue

aussi la représentance du rapport au « Père de la préhistoire » humaine avant de devenir celle du rapport aux parents de l'histoire singulière. De la sorte, se conjugue en cette instance et la prise en compte de la force d'un réel non-moi, en deçà de toute représentation, et la mise en place d'une forme pour en contenir l'angoisse consécutive. Cette forme prendra la figure du Père originaire, matrice de cette identification immédiate au cœur de ce qui sera l'idéal du moi. De cette instance dépendra l'obéissance à la force du réel des choses, condition pour la mise en place du refoulement secondaire. Notons la duplicité qui ne manquera pas de s'instaurer : obéissance à l'interdit inhérent au réel, mais tout autant obéissance à celui qui donne figure à l'interdit, car c'est à travers cette représentance de l'interdit que, tôt ou tard, reviendront en force le refoulé et le père imaginaire ressuscité ; les destins du surmoi cruel en témoignent.

La topique du refoulement individuel et le recours au Père interdicteur ne suffiront donc pas à composer avec la force de la nécessité, comme ce à quoi on ne peut échapper. Après 1920, à tout le moins pour Freud, c'est la référence à la pulsion de mort et à la compulsion de répétition qui devient une nécessité conceptuelle. La nécessité dans la pratique théorique répond à la nécessité dans la pratique clinique : l'insistance du réel traumatique, le feu au-delà de la passion.

La soumission ne peut plus être réductible au monde de la représentation qui la figure, qu'il s'agisse du père de l'Œdipe ou du Père préhistorique. Ce qui est beaucoup plus à reconnaître, selon moi, c'est la soumission à un au-delà de toute représentation, de toute représentance, qu'elle soit idéal du moi ou surmoi. Se soumettre à ce qui se répète là même où « ça » prend figure.

« Les commencements individuels et universels sont des reconductions perpétuelles — plus mouvements que contenus, retour permanent de la préhistoire dans l'histoire¹⁹ », remontant aux sources toujours actuelles de ce qui ne cesse de fonder l'histoire de chacun, frayages perpétuels de la préhistoire de l'espèce humaine où au commencement était l'acte, incestueux et meurtrier, qui à chaque fois délie ce qu'il crée.



Pratiques de mémoire, pratiques de répétition

Contre l'inévitable réalisme des commencements, pourtant mythiques, la compulsion de répétition rappelle une source vive perpétuellement fondatrice d'une mémoire individuelle que d'abord elle nie. Pratiques de mémoire à laquelle les pratiques de répétition font violence : quelque chose ne s'inscrit pas, ne fait que se répéter, actualisant l'atemporalité de l'inconscient, dont la mémoire du moi ne peut que témoigner de la contrainte.

Pratiquer pour pratiquer, au-delà de son sens habituel, de ce que la pratique cherche à re-présenter, à re-mémorer. Pratiquer l'impossible, l'inconnu. Une pratique sans gain attendu : ni vie éternelle, ni guérison, ni performance.

Pratiquer sans illusion, sans passé ni futur, au seul temps actuel de la répétition. Je tente de parler de ce qui, de la pratique, est au-delà de la croyance et de l'amour, même si « je » ne peut pratiquer sans croire, sans le faire pour l'amour de Dieu, de Freud ou de Bach, de son analyste sinon pour l'amour de « moi ». Comme du retour obligé de la croyance dans toute expérience transférentielle.

Dès lors que je dis que la pratique est soumission, à quoi se soumet-on ? À Dieu, à un maître, au créateur, au Père ? N'y a-t-il pas un au-delà à cette galerie d'imagos, une « *vérité historique*²⁰ » de la répétition que cet imaginaire traduirait et trahirait à la fois ? Comme individu, cela va de soi, j'ai besoin de savoir à qui je me soumetts, à quelqu'un de vrai-semblable. Mais au-delà de ce réseau d'images, quelle est cette vérité de ce que « les hommes ont toujours su... » ? N'est-ce pas celle du temps où « on » se soumet à pratiquer la répétition, comme aux conditions d'une existence ?



Laisser jouer la répétition

À partir de 1915, Freud non seulement distingue la répétition de la remémoration, mais propose de reconnaître dans ce qu'il appelle *perlaboration*, le retour sans cesse au travail, « cette épreuve de patience, cette partie du travail analytique qui exerce sur le patient la plus grande influence modificatrice, celle aussi qui différencie le traitement psychanalytique de tous les autres genres de traitement par suggestion²¹. »

Le temps de la perlaboration, c'est le temps qu'il faut pour se convaincre de la force de résistance, de la force pulsionnelle de ce qui ne veut que se répéter.

Il s'agit moins d'un travail d'élaboration interprétative, de liaison, de mise en forme pour ajouter au domaine des représentations, qu'une expérience de l'emprise des mécanismes répétitifs. Expérience qui s'obtient en restant, le temps nécessaire, exposé, enfoncé dans ses effets d'insistance, de résistance, qui vont contribuer le plus puissamment à la conviction de l'existence de forces déliantes, de l'attraction qu'exercent les prototypes inconscients sur les processus pulsionnels refoulés de l'individu.

Perlaborer, pratiquer, c'est d'abord laisser jouer la répétition, sans égard pour ce qui est représentable, au-delà d'une mémoire du passé, c'est laisser jouer la force déliante qui donne à toute chose, ainsi libre de ses liens habituels, sa force d'attraction²² ; travail d'approche d'une vérité irréductible au monde de la liaison, d'un réel hors de prise. Prendre le risque de s'exposer à percevoir un *psychique* délié, comme ce qui de l'inconscient excède la psyché individuelle.

Au-delà de la singularité et du projet de chacun, c'est aux conditions de l'originaire, donc de la fondation de l'individu humain, que toute pratique dans sa dimension la plus répétitive expose le sujet qui l'exerce. Là où les forces de séparation contribuent à la vie psychique et non à sa destruction.

Si toute pratique ne peut pas manquer d'être soumise à un dieu, un maître, un idéal dans l'inévitable représentation qu'on s'en fait, toute pratique n'est-elle pas d'abord soumission à une contrainte ?

Ce compulsif sans intermédiaire ne serait-il pas à la fois la manifestation d'une destinée à laquelle on ne peut échapper et de ce qui cherche tout autant à s'y soustraire par la construction d'une histoire singulière, bien à soi ?

Le dualisme qui réunit mémoire et répétition rend donc inséparable ce qui permet la conscience de « son » unicité, de « son » indivision, de « son » histoire, et ce qui la met en cause. La répétition, quant à elle, joue sur tous les tableaux : pour construire l'unicité et pour la déconstruire, en la délimitant.



Pratique d'écriture

Autre pratique de mémoire, autre pratique de répétition. À mon clavier d'écriture, se jouait donc l'exemple même de ce que j'ai tenté de concevoir des pratiques répétitives. Comment pouvait-il en être autrement ?

Pour évoquer cet oublié universel, au-delà du refoulé unique à chacun, auquel mène la contrainte de répétition, j'ai dû m'inscrire dans la suite de nombreux auteurs que cette question avait interrogés bien avant moi. Il y avait d'abord Freud, en quête de « vérités historiques », qui relisait la Bible en écrivant son *Moïse*. Cinquante ans plus tard, l'historien Yerushalmi²³ relisait le *Moïse* de Freud en écrivant son *Judaïsme terminable et interminable*²⁴. Quelques années après, c'était Derrida dans son *Mal d'archive*²⁵, relisant Yerushalmi qui relisait Freud relisant la Bible. La « scène d'écriture » semble infinie.

La Bible ou le *Moïse*, ces textes qui n'en finissent pas d'être fondateurs, comme le dit Marie Moscovici²⁶, là où sont venus s'inscrire tour à tour Freud, Yerushalmi, Derrida et leurs commentateurs. Tous ces interprètes, et je ne saurais faire exception, n'ont pu manquer de venir prendre place, se soumettant moins aux Écritures qu'à une pratique d'écriture qui incitera le lecteur. Pouvoir de suggestion de l'interprète, autorité imaginaire des notables dont il prend la suite ? Ou force d'attraction de la pratique comme nécessité, « ...sans cesse sur le métier... » ? De ce qui ne s'inscrit pas, qui ne fait, à partir de la scène d'écriture, que se mettre en acte, jour après jour, pour chacun de nous, quelles que soient nos pratiques.

S'il est vrai que les pratiques, musicales, religieuses ou psychanalytiques ne sont plus ce qu'elles étaient, comment prendre en compte la répétition qui leur est constitutive sans se soumettre à ce que toute pratique a de bête et d'infini ? Ce serait le destin de tout pratiquant, qui pourtant n'a de cesse de tenter de s'en affranchir.

Reste cette question : se peut-il qu'on n'en veuille plus de la répétition, de celle qui expose à l'expérience de la contrainte, de la soumission sans maître à ce qui bêtement nous constitue ? Que deviendra alors le pratiquant s'il ne veut plus répéter, s'il ne consent qu'à se remémorer, qu'à se représenter ? Un croyant sans pratique.

Se pourrait-il qu'on en vienne à ignorer « *ce que les hommes ont toujours su...* » ?



NOTES

1. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, NRF, Gallimard, 1986.
2. Celui de S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1971.
3. Celui de S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *op. cit.*
4. Lise Barriaud, « Aux sources de l'identitaire : la judéité », *Trans*, n° 4 et Henri Atlan, « La mémoire du rite : métaphore et fécondation », in *Mémoire et histoire*, Paris, Denoël 1986.
5. Marie Moscovici, *Il est arrivé quelque chose*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1989.
6. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *op. cit.*
7. Comme l'historien juif Joseph Yerushalmi l'a fait remarquer, dans son livre *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte, 1984, chez les Juifs, il y a un écart notable entre « une mémoire collective forte et une historiographie faible ».
8. S. Freud, *ibid.*
9. Pascal Quignard, *La haine de la musique*, Paris, Calmann-Lévy.
10. Robert Schumann, *Kinderszenen*, op.15.
11. S. Freud, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967.
12. —, *ibid.*
13. —, « Au-delà du principe de plaisir », in *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, PUF.
14. L'acquisition et le contrôle du feu : ce que Freud (« La conquête du feu ») et Laplanche (*La sublimation, Problématiques III*) en ont dit.
15. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*
16. —, *ibid.* et le commentaire de Jean Imbeault sur le sujet dans son livre auquel mon texte doit beaucoup : *Mouvements*, Paris, Gallimard, 1997.
17. J. Imbeault, *Mouvements*, *op. cit.*
18. S. Freud, « Totem et tabou », in *Œuvres complètes*, vol. XI, Paris, PUF.
19. Marie Moscovici, *op. cit.*
20. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, *op. cit.*
21. —, « Remémoration, répétition et perlaboration », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967.
22. J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990.
23. Y. Yerushalmi, *Zakhor*, Paris, La Découverte 1984.
24. —, *Le Moïse de Freud : judaïsme terminable et interminable*, Paris, Gallimard, 1993.
25. J. Derrida, *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995.
26. Marie Moscovici, *op. cit.*